

Roth à rebours...

Robert Lévesque

Numéro 83, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95843ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lévesque, R. (2021). Compte rendu de [Roth à rebours...]. *L'Inconvénient*, (83), 61–64.

Roth à rebours...

ATELIERS **Robert Lévesque**

Bureau de *L'Infini*, Roth et Kundera rient tout l'après-midi. Roth ne parle pas un mot de français, je bafouille en anglais, on se fait des grimaces. Il dit m'avoir vu dans Daumier.
Philippe Sollers, Carnet de nuit, 1988

Ils n'étaient en rien alternatifs, les *faits* que le grand romancier américain Philip Roth rétablit, énumère, explique, approfondit, décortique et relativise dans ce rare bouquin égotiste de 1988 où il s'était scrupuleusement penché sur sa vie (né à Newark, Juif assimilé et libertaire, écrivain alors au milieu de la cinquantaine, citoyen démocrate depuis les années Roosevelt, mari carotté, veuf joyeux, longtemps amant de l'actrice Claire Bloom) au lieu d'imaginer, comme d'habitude, d'autres vies que les siennes – se mettant en congé d'alter ego – et relatant *au vrai* les éphémérides de sa vie familiale et professionnelle (le fils et l'homme) depuis ses années d'écolier, de sa vie estudiantine, l'universitaire, la professorale, et de sa vie maritale catastrophique et judiciairisée à l'os avec une goy qui (*surprise !*) s'était faite Juive pour mieux l'hameçonner, enfin d'une existence travailleuse et amoureuse vécue entre Londres, un bled de luxe dans le Connecticut et New York, partageant plusieurs années de sa vie avec celle qui fut la ballerine suicidaire que le vieux Calvero prend sous son aile dans *Lime-light*, une vie libre, aisée, légèrement apaisée, autant que possible heureuse et au demeurant extractible..., on verra..., on a vu..., il y eut évidemment divorce...

Philip Milton Roth, écrivain très tôt devenu célèbre, fils rebelle, étudiant doué, mari traqué, aura réussi à devenir (outre un écrivain majeur ignoré des pusillanimes académiciens suédois) un bel et sûr exemple d'homme libre qui, par délicatesse de chat échaudé – la guerre d'indépendance avec son père, de tempérament opposé au sien, eut un épisode apocalyptique : « deux jours de hurlements hystériques et de silence amer », écrit-il, ce qui plus tard nous

donna un chef-d'œuvre, *Patrimoine*, sur l'accompagnement de son géniteur déclinant, chiant dans son froc et mourant dans ses bras –, ne laissa pas de progéniture, ne donnant vie qu'à des bouquins, et quels bouquins, tel celui, pour n'en prendre qu'un parmi la trentaine, d'une actualité renouvelée et brûlante, *Le complot contre l'Amérique*, paru en 2004, dans lequel il imagina – une uchronie, de l'ironie, un pronostic – l'élection de l'aviateur Charles Lindbergh à la Maison-Blanche, un président réactionnaire et raciste dont le slogan de campagne était : *America First !*

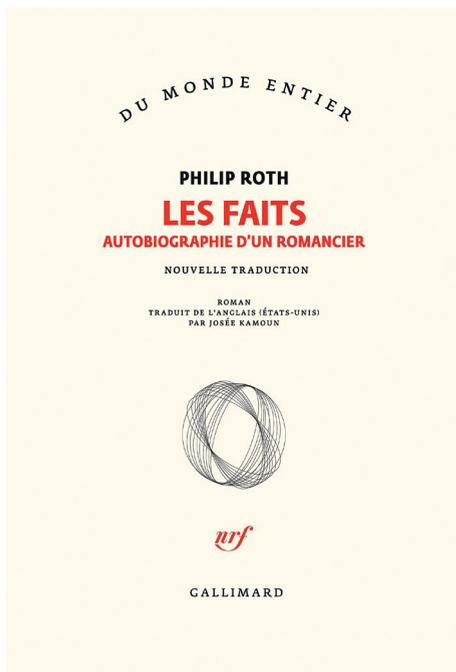
Au hasard d'une nouvelle traduction signée Josée Kamoun, encore bonnement titrée *Les faits* et paraissant deux ans après la mort de Philip Roth – *exit le fantôme...* –, ça vaut vraiment le coup de revenir à (ou alors de découvrir) ce livre franc, minutieux, d'apparence assez sérieuse et d'ambition exhaustive, mais de nature plus que parfois espiègle, car on ne serait pas Philip Roth si le sac à vider n'en était pas aussi un à *malices...* duquel sac d'ailleurs sort, en guise d'épilogue ou de dernier tour de piste, Nathan Zuckerman *himself*, son alter ego, le héros de papier singulier qui traversera cahin-caha huit de ses romans, cet écrivain fictif à qui Roth, en écrivain corrosif, donne le dernier mot dans une lettre du personnage à son auteur (comme chez Pirandello) qui vient en clin d'œil malicieux et cinglant clore l'ouvrage jusque-là prétendument autobiographique.

Dans la lettre où Zuckerman écrit : « Cher Roth », il lui balance sans ménagement ce qu'il pense des *Faits*, dont il a pu lire le manuscrit que Roth lui a envoyé avant publication. Nullement impressionné, Zuckerman suggère d'entrée de jeu la mise au panier, ou du moins au tiroir, pour ce texte dont « l'enjeu », selon la lecture qu'il en a faite, « deux fois », précise-t-il, ne consiste finalement qu'à faire savoir aux lecteurs « si tu es un chic type ou pas ». Philip Roth, qui guide la plume de Nathan Zuckerman, écrit au délice du lecteur : « Dans la fiction, tu es plus près du vrai », et il ajoute : « Tu t'en sors beaucoup mieux quand tu écris sur moi. » Le coup de grâce arrive avec un jugement qui nous ébranle par sa possible justesse : « Tu es le moins convaincant de tous tes protagonistes. »

A Roth is a Roth is a Roth : il ne se dénature pas en se déshabillant, l'escogriffe, il n'est pas du genre sérieux, bon élève, surtout pas au moment venu, cette année-là où Reagan s'installait à la Maison-Blanche, de déclencher à nouveau, et soi-disant sans le secours de la fiction, sa mitraille au clavier, sa balistique cynique, les doigts, les touches, les lettres, les mots, les phrases lancées depuis son Olivetti ou sa Remington. Il jouit lorsqu'il raconte ce jour de 1952 où, à dix-neuf ans, à l'université Bucknell en Pennsylvanie, pendant un cours sur Shakespeare le lendemain de l'élection qui a mené Eisenhower à la présidence des États-Unis, il se lève et, sous prétexte d'expliquer un passage décrivant la crédulité et l'inconstance de la population romaine dans *Coriolan*, il se lance dans une diatribe contre les indémodables Américains qui ont préféré élire un homme de guerre plutôt qu'un intellectuel – comme Adlai Stevenson, son candidat et celui de son père, un intellectuel de gauche et au surplus à la gauche du parti démocrate tel aujourd'hui notre bon vieux Bernie du Vermont, cet Adlai Stevenson, figure progressiste que Nixon appelait « Crâne d'œuf », mais qui pour le jeune étudiant Philip Roth représentait rien de moins que « le monde civilisé ».

Coriolan ? Le personnage était d'un orgueil intolérable – tel on sait qui aujourd'hui... – et tablait sur l'imbécillité de son peuple dont par ailleurs il se contrefichait. À l'acte V, scène IV, le patricien Ménénus décrit au tribun Sicinius l'attitude de Caius Martius, dit Coriolan : « L'aigreur de son visage fait surir le raisin mûr... Quand il marche, il se meut comme un engin de guerre... Il parle comme un glas... Il n'y a pas plus de pitié en lui que de lait chez un tigre... »

Laissons là toute allusion à Donald Trump (vilain pioupiou par rapport au général Eisenhower) et revenons au cher Roth, qui n'aura connu de Trump, ce



Narcisse des gratte-ciels, que le prologue de l'ascension politique désastreuse. Avec *Les faits*, il s'était bien remis à l'œuvre, le fin luron (c'était son seizième ouvrage), revenant à ce vieux métier qui ne pouvait qu'être le sien, le seul envisageable (mis à part, y confiait-il, « avocat idéaliste », « avocat de l'opprimé », ce qu'il imagina à l'âge de douze ans), le seul métier bellement réalisé, *écrire, raconter, inventer, narrer*, car l'auteur de *La bête qui meurt*, de *Tromperie* et de *Nemesis* n'était... *bon qu'à ça, oui, bon qu'à ça...* comme, par ces trois mots, Samuel Beckett répondit à un journaliste de *Libération* qui demandait aux grands plumitifs des années 1980 *pourquoi* ils écrivaient.

Un romancier comme Roth, l'un des meilleurs de la seconde moitié du 20^e siècle anglo-saxon, aura passé sa vie d'écrivain à changer l'ordinaire en extraordinaire, à observer la société américaine pour faire de chaque individu dans sa mire sa « chair à fiction », à imaginer l'inimaginable, à fantasmer le fantasque, à prendre en charge la représentation de la société américaine juive, noire et blanche, multiraciale, à se glisser dans d'autres peaux que la sienne (*mentir vrai ; un mensonge qui dit la vérité* : les formules d'Aragon et de Cocteau dont il a été un grand utilisateur), et voilà qu'il nous faut, en lisant *Les faits*, cette plongée dans l'intime (« je me suis offert à moi-même comme sujet de mon livre », comme l'écrivait Montaigne dans une lettre à Madame d'Estissac, livre II des *Essais*), prendre le risque de le croire sur parole... ? Être avec lui – cet as de la fiction – dans une zone du réel, s'émouvoir du réconfort qu'à dix ans il ressentait au saut du lit en se frottant le nez dans son gant de baseball, s'émotionner de le voir en culottes courtes, amené le samedi matin par son père à son bureau d'agent d'assurances dans une rue étroite d'un coin perdu du New Jersey, virevoltant sur un siège pivotant, s'exerçant à l'écriture sur une feuille de papier à en-tête de la *Metropolitan Life* où apparaît le nom de Hermann Roth sous la silhouette de la tour du siège social surmontée d'un phare... ?

Ma réponse, c'est oui, bien sûr, pour ces frissons d'enfance et pour le reste, les angoisses d'adulte, les bonheurs passagers et les peurs anciennes, la joie et le vertige, car la délicatesse, l'honnêteté et l'humour (triple alliage pas toujours évident aux romanciers du réel) ont seuls guidé les doigts de Philip Roth sur le clavier de l'Olivetti ou de la Remington et ses variations petites et grandes sonnent juste, ses partitas et ses scherzos, ses sonates et ses danses (s'agissant de l'auteur de *Portnoy*, j'ai évidemment le goût d'écrire « ses branles »), comme ses pavanés, ses lamentos, ou alors ses furiosos retenus (envers son père irascible, envers sa femme impossible, envers la bêtise, envers Eisenhower le tombeur d'Adlai Stevenson), toutes ses pièces romanesques et politiques ont fait mouche, l'écrivain de *La tache* et de *Pastorale américaine* étant un grand claviériste. Un Mozart qui échappa à l'assassinat, mais combien de Juifs auraient déploré sa disparition si elle était survenue dans les années soixante, après *Goodbye, Columbus* et *Portnoy et son complexe* ?

Sa manière est unique, il y a toujours ce plaisir vif de le suivre, par exemple lorsqu'il avoue que, dans ses premiers essais de romancier, lorsqu'il était à la fac en Pennsylvanie, il « laissait le Juif invisible », puisant chez Salinger « une manière sirupo-racoleuse », chez Capote « une fragilité évanescence », se cherchant ailleurs pour savoir s'il y était, surtout pas chez Proust où la page 60 de *Swann* a longtemps été l'étape impossible à franchir, pour finalement se trouver, lui, avouant avoir été marqué à jamais par la lecture en 1953 des *Aventures d'Augie March* de Saul Bellow, l'influence d'envergure, majeure, le déclic qui le mena, une fois revenu de ses admirations envers Flaubert et Henry James, à « finir sur un coup de chauffe » l'écriture appropriée et décomplexée de sa bombe romanesque, la psychanalyse tardive

d'Alexander Portnoy, son obsédé de la branlette, un roman cru comme une tranche de foie de veau qui allait le projeter dans sa littérature, drôle et tendre, féroce et vraie, entièrement marquée par les tours et détours de son parcours du petit quartier juif de Weequahic au grand territoire de Manhattan.

Philip Roth est mort d'une insuffisance cardiaque congestive à quatre-vingt-cinq ans, en mai 2018. Il n'écrivait plus depuis 2012. Il ne désirait sans doute pas, de crainte de les élimer, se glisser encore une fois dans les costards de Nathan Zuckerman. Le fils Roth était le seul survivant de sa cellule familiale de Newark, les géniteurs Hermann et Bess morts ainsi que Sandy le frère aîné. Il visitait ses amis, allait au concert. En 2016, il vota démocrate une énième, une ultime fois. Il lisait la nuit. Dormait le matin. Rêvait de jour. En rageant contre Trump, comme Zuckerman et ses amis de New York avaient tant ragé contre la réélection du fils Bush dans *Exit le fantôme*.

Et puis, l'air de rien, cet écrivain américain (« à 500 % », se vantait-il) est entré de son vivant – ce qui est rarissime – dans la Bibliothèque de la Pléiade, sous reliure cuir couleur havane, ses romans imprimés en garamond sur papier bible 36 grammes, avec les signets jaunes pour s'y repérer, et, alphabétiquement, voilà qu'il se retrouve entre Rilke et Sarraute dans la prestigieuse collection qui, comme le disait Raymond Queneau, « dresse d'autorité la liste des auteurs de l'île déserte ».

•

Dans *Parlons travail* (*Shop Talk*, 2001), un recueil d'entretiens que Roth mena avec des écrivains au cours des années 1970 à 1990, des rencontres entre gens du bâtiment (Primo Levi, Aharon Appelfeld, Ivan Klíma, Isaac Bashevis Singer, Edna O'Brien), celui qui eut lieu à Londres avec Milan Kundera (lui aussi entré de son vivant dans la Pléiade) débute ainsi :

Roth : Vous pensez que la destruction du monde est pour bientôt ?

Kundera : Tout dépend de ce que vous entendez par « bientôt ».

Roth : Demain ou après-demain.

Kundera : Le sentiment que le monde court à sa perte est très ancien.

Roth : Alors, aucune raison de s'en faire.

Kundera : Si, au contraire. Pour qu'une peur habite l'esprit humain depuis les âges les plus reculés, il faut bien qu'elle ait un fondement.

Nota bene : j'ai remis cette chronique quelques semaines avant l'élection présidentielle du 3 novembre 2020, qui menaçait la démocratie américaine d'une réélection à la Maison-Blanche d'un clown abject et narcissique, menteur sans morale, Coriolan venu des fraudes de l'immobilier et de la télé-réalité, Ubu chevelu de Mar-a-Lago.

Philip Roth, Homère ait son âme, ne sera pas là si le pire advient.

Mais est-il advenu, cornegidouille !??? Lecteur, lectrice, vous le savez ! Ça va bien ?... ■

LES FAITS, AUTOBIOGRAPHIE D'UN ROMANCIER

Philip Roth

Nouvelle traduction par Josée Kamoun

Gallimard, coll. « Du monde entier », 2020, 237 p.